

MISSION CROIX ROUGE FRANÇAISE POUR LA MOSELLE LIBÉRÉE

Le 14 septembre 1944, un convoi comprenant quelques voitures particulières transportant un groupe d'infirmières et de secouristes, deux camions à gazogène chargés de matériel, quittait le siège de la Croix Rouge Française, rue de Berri à Paris, pour prendre la route de Bar-le-Duc... «Après, on verrait...».

Il s'agissait de la Mission Croix Rouge Française pour la Moselle, chargée de venir en aide aux populations libérées, de répondre aux urgences de tous ordres. Notre caravane prit en charge le Docteur Robert Wolff à Bar-le-Duc et échoua le 15 septembre à l'hospice de Gorze, après avoir rapidement fait demi-tour à Vionville en flammes.

Dès notre arrivée à Gorze, nous fûmes confrontés aux trois problèmes essentiels que nous eûmes à résoudre lors de notre mission :

1. L'installation de permanences où l'on établissait des fiches signalétiques pour la recherche d'un être dont la famille était sans nouvelles, en particulier pour les enrôlés de force dans l'armée allemande. Ces fiches étaient régulièrement acheminées à Paris qui les transmettait dans la plupart des cas à la Croix Rouge Internationale de Genève.

2. La mise sur pied et la formation d'équipes d'urgence, voire de secouristes, susceptibles d'aider sur place les membres de la mission et de faire face aux éventualités. Cette tâche n'était pas facile, car il n'y avait plus de jeunes gens !

3. La solution de problèmes locaux, soulevés bien souvent par une affluence de réfugiés, posés par une pénurie de ravitaillement ou par des questions de santé, surtout de premiers secours, imposés enfin par l'armée américaine qui avait recours à nous pour les évacuations de certains villages. C'est ce dernier problème qui nous a surtout préoccupés à Gorze où nous étions chargés de replier les vieillards et les malades de Novéant et d'Ancy.

Le front se stabilisant, notre chef de mission créa plusieurs postes à Moyeuvre, Hayange, Thionville puis Rodemack. Nous fûmes ainsi en mesure de répondre, sur les arrières immédiats de la ligne de front, aux besoins de la population mosellane libérée.

Je fus affecté, avec deux infirmières, au poste C.R. de Moyeuvre dont la permanence se trouvait en face de l'état-major de la 95^e Division d'Infanterie...

Ce poste devint très important, tant par le nombre de réfugiés que comptait la vallée de l'Orne, que par l'étendue du territoire pris en

charge : de Montois-la-Montagne aux portes d'Uckange, en passant par Malancourt, Pierrevillers, Amnéville, Richemont. Et puis, la présence à Moyeuvre des stocks du Secours National que gérât Monsieur Bertrand de Maudhuy, les facilités que nous accordait si spontanément Madame de Wendel, la disponibilité du Maire, le Docteur Dentlo, nous aidèrent considérablement. Il nous fut ainsi possible d'exercer, de façon efficace, notre activité, sous les trois formes que j'ai évoquées.

Les équipes d'urgence avaient à leur tête le jeune Hoffer, âgé d'un peu plus de 15 ans ! Mademoiselle Maas, ancien sous-directeur de la C.P.A.M. en faisant également partie. Le Dr Dentlo, malgré ses soucis et toutes ses activités, assurait les cours de secourisme.

Enfin les problèmes ponctuels ne manquèrent pas et trouvèrent une solution variable, parfois positive, parfois décevante, mais le cœur y était toujours. Je citerai, pour mémoire, l'affaire des stocks de farine recherchés à Marange-Silvange, dans le *no man's land*, pour les habitants de Pierrevillers dont le nombre avait triplé, sous l'œil incrédule des Américains qui nous ont déminé le passage et l'œil plus critique des Allemands qui nous observaient du Fort Canrobert et qui ont fini par nous canarder lors de notre dernier passage, blessant un cheval du convoi. Mais Pierrevillers avait du pain... et de la viande de cheval !

J'ouvre, ici, une parenthèse pour parler de Marange-Silvange, un village-témoin ! Exposés au feu du Fort Canrobert et menacés par l'avance américaine, les habitants, livrés à eux-mêmes après le départ précipité des autorités allemandes, ont fui vers la forêt voisine; ils ont laissé leur maison telle quelle et n'ont pour la plupart strictement rien emporté, même pas de vêtements ! Ils pensaient reprendre possession de leurs biens dans les heures suivantes : ils étaient assurés de leur proche libération, car tous les villages voisins avaient été rapidement libérés et sans dommages. Ils ne se doutaient pas que leur village resterait pendant plus de deux mois dans un *no man's land* où les patrouilles allemandes deviendraient plus fréquentes que les américaines. Les habitants ont par la force des choses, trouvé refuge à Pierrevillers ou à Malancourt-la-Montagne dans le plus grand dénuement.

Lors de notre périple, les plus forts d'entre nous transportaient les sacs de farine, alors que les plus jeunes ouvraient ou défonçaient le maximum de portes de clapiers et de poulaillers qui, toutes étaient restées fermées !... ceci afin de libérer le plus possible de volatiles encore vivants. Les lapins avaient tous péri.

Je citerai également l'affaire de l'asile de vieillards de Pépinville, le bien nommé, près de Richemont, où nous avons travaillé d'arrache-pied pour remplacer par du verre armé tous les carreaux de l'établissement cassés par l'explosion des fusants dont les Allemands gratifiaient périodiquement le domaine. A peine avons nous terminé que nous avons assisté à l'anéantissement de notre œuvre : les Allemands, intrigués par

nos allées et venues, participaient à la fête en arrosant copieusement l'établissement !

Et l'on pourrait ainsi citer de nombreux épisodes où le tragique côtoie le comique et l'absurde le raisonnable. Tels la chute de ce V1 entre Jœuf et Montois-la-Montagne, ou encore ce voyage en moto pour acheminer à Paris trois sacs bourrés de fiches de recherche. Et le retour avec ces trois mêmes sacs remplis de catéchismes destinés à Monsieur l'Abbé Robert : l'un des sacs s'éventrant au contact d'une jeep et se répandant dans l'invraisemblable fange qui recouvrait les routes entre Verdun, Etain et Briey !

Toutefois, début novembre, nous pressentions l'imminence de l'attaque. Nous avons appris vers le 12 novembre que le général Walker, commandant le 20^e Corps d'armée, avait passé trois jours (les 7, 8 et 9 novembre) à l'état-major de la 95^e Division d'Infanterie, à Moyeuvre. Son commandant, le général Twaddle, nous a fait comprendre qu'il était prêt à mettre à notre disposition plusieurs camions pour suivre l'avance américaine vers Metz. Il craignait de trouver, de l'autre côté de la Moselle, une population en plein désarroi.

Le 1^{er} novembre, le poste C.R.F. de Rodemack fut renforcé pour préparer les évacuations avant l'attaque. Aux environs du 7 ou 8 novembre, je fus sidéré de croiser une invraisemblable file ininterrompue de chars américains sur la route qui rejoignait Rodemack à Roussy; je transportais un cercueil fabriqué chez le menuisier de Rodemack pour un habitant décédé... sous les quolibets des soldats montés sur les blindés ! C'était l'attaque !

A la demande de l'état-major américain et, en particulier de l'officier de liaison de l'Armée Française, Charles Sauve, nous embarquions, le samedi matin 18 novembre, à 7 heures, dans deux camions transportant nos équipes d'urgence et notre matériel. Par Clouange, Boussange, nous avons rejoint Uckange où nous avons découvert un pont Bailey jeté très récemment sur une Moselle en crue. Ce pont prenait point d'appui sur une berge qui longe la rue de la Moselle à Uckange, à la hauteur d'un calvaire. Nous avons traversé Bertrange, Bousse, Ay et Malroy, villages totalement vides, et avons rejoint, vers 14 heures, Saint-Julien où nous nous sommes réfugiés dans une maison près de l'église. Nos chauffeurs américains s'étaient assurés qu'elle n'était pas piégée. Nous y avons laissé nos jeunes équipiers; j'ai continué à pied, avec une infirmière, en direction de la tannerie, dans le bas de Saint-Julien. Les combats étaient violents : les Allemands occupaient l'île Chambière.

C'est au niveau du café Schoppmann que j'ai éprouvé une de mes plus grandes émotions : les Américains montaient dans des jeeps et s'élançaient les uns après les autres vers le tournant à angle droit, à la hauteur de l'ancienne boulangerie militaire. Ils étaient pris, à cet

endroit, sous le feu d'un tir en enfilade provenant d'un fossé du fort Belle-Croix. Leur véhicule explosait. D'autres soldats partaient en groupe à l'assaut, en courant, et étaient fauchés dès qu'ils arrivaient près de la gorge. Nous avons été ahuris et subjugués par ce courage et la folle témérité de ces soldats américains qui, malgré ce carnage, formaient à chaque fois de nouvelles vagues d'assaut. Nous avons rebroussé chemin et retrouvé notre équipe à Saint-Julien. Je suis redescendu seul, en fin d'après-midi. Les combats avaient cessé dans ce fameux tournant. Mais, pour poursuivre ma route, il fallait marcher à cet endroit sur un magma de boue, de débris métalliques de toutes sortes et de cadavres, le tout amoncelé sur une hauteur de deux mètres. Ceci explique que l'on ait encore retrouvé, là, des squelettes de soldats lors de chaque réfection de la route, jusqu'à ces dernières années. Ce soir-là, en traversant le pont Sainte-Barbe sur la Seille et les baraquements militaires longeant le boulevard Paixhans, je suis parvenu jusqu'aux premières maisons de la rue Marchant où j'ai eu la surprise de trouver une habitante qui, sortant de sa cave, a reconnu mon casque français. Alertés, des voisins sont sortis de leurs abris : ils ont su très sérieusement me réchauffer et c'est le cœur en fête que j'ai réintégré Saint-Julien, avant la tombée de la nuit.

Dès 7 heures, le lendemain dimanche 19 novembre, nous avons regagné Metz. Les Américains rassemblaient dans l'école de Saint-Julien, en bas de la côte, les prisonniers allemands, en particulier les «schupos», qui devaient jeter leur casque ou leur képi dès leur entrée dans la cour. J'ai retrouvé là un de nos chauffeurs américains qui m'a donné un de ces casques que j'ai remis dernièrement à Madame Sary. A l'entrée du pont Sainte-Barbe gisait un jeune officier allemand qui venait de se tirer une balle dans la tempe; il avait encore son revolver en main.

Rue Chanoine Collin, les Américains avançaient en se protégeant à chaque encoignure de porte. Un jeune soldat allemand se fit ainsi tuer alors qu'il tournait le coin du Café de la Lune. Il n'y avait personne dans les rues car les tirs étaient encore nombreux, de tous côtés. Vers 8 h 30, la place d'Armes et la place de la Cathédrale offraient toute sécurité sauf dans la partie supérieure de la rue d'Estrées où un soldat américain fut blessé par un tireur embusqué dans une maison de la place de Chambre.

Nous prîmes la décision, dans un premier temps, de ramasser les cadavres de soldats américains, allemands et d'un certain nombre de civils qui gisaient un peu partout. Ils furent rassemblés place d'Armes, dans la salle d'attente des T.C.R.M. dans l'aile droite de l'Hôtel de Ville. Puis, leur nombre devenant plus important, ils furent transportés dans une grande salle au rez-de-chaussée de l'école de la rue Taison.

Les rues commencèrent à s'animer en milieu de matinée alors que l'on se battait encore sérieusement aux confins de la place de Chambre. La cité messine ne semblait pas avoir trop souffert mais offrait un spec-

tacle d'abandon et de malpropreté en raison de l'accumulation d'immon-
dices et de gravats et des tranchées creusées dans un grand nombre de
rues, même en plein centre.

Nous trouvâmes un gîte pour la nuit à la clinique de l'Espérance où
les religieuses nous reçurent princièrément. Par la suite, nous regagnâ-
mes le centre de la rue Maurice Barrès où plusieurs familles du secteur
du lycée et du théâtre avaient également trouvé refuge.

Nos activités furent nombreuses et diverses : installation d'une
permanence, place de la République, à la place de l'ancien magasin de
photo Prillot, assistance de tous ordres. Notre jeune équipe de secouris-
tes fut rapidement renvoyée à Moyeuve pour être remplacée par
certains éléments de la *Deutsches Rote Kreuz*. Ceci m'amena, en
particulier, à rendre visite à son chef, le Docteur Botkowitz qui habitait
rue des Clercs, pour lui demander... des linceuls que nous trouvâmes en
quantité impressionnante, bien rangés dans les sous-sols du Palais de
Justice; l'entrée se faisait de plain pied par l'Esplanade. Nous fîmes
profiter de nos découvertes un certains nombre d'hôpitaux messins.

J'ai pu enfin passer, le mercredi 22 novembre, par l'écluse du pont
de la Préfecture, traverser le pont Moreau et rejoindre par la rue
Goussaud l'église Saint-Vincent et le lycée d'où les Américains faisaient
sortir les prisonniers. Dans les caves où ils vivaient depuis plus de huit
jours, j'ai retrouvé bon nombre d'agents du lycée qui venaient de passer
une semaine éprouvante. Deux chars américains arrêtés devant le
portail central de l'établissement avaient en point de mire la rue
Saint-Marcel et, en particulier, l'internat d'où sortaient des Allemands,
mains en l'air.

Quelques jours plus tard, je fus chargé de rapporter à Paris deux
sacs de fiches de recherche. Je ne suis rentré définitivement à Paris que
vers le 15 décembre.

Le vaste champ de nos activités, les demandes d'aide et d'assistance
dont nous avons été assaillis, ne me permettent pas de dégager de cette
période une impression précise. Mon trouble provient probablement
d'avoir été trop sollicité, à cette époque, dans des directions trop divergen-
tes, parfois contradictoires. J'ai eu toutefois l'impression que les Messins
sortaient difficilement d'une certaine torpeur, malgré la fervente adhésion
manifestée lors des cérémonies officielles. Il subsistait, à mon avis, un
mélange de crainte et de réserve dues vraisemblablement aux péripéties
des combats subis pendant plusieurs mois, au nombre important d'étran-
gers à la région encore sous l'influence des pressions d'une forte propa-
gande, au fait que toutes les familles étaient angoissées parce que toutes sans
nouvelles de parents très proches, enfin du fait que la ville était encore sous
le feu de quelques pièces d'artillerie allemande du mont Saint-Quentin. Je
me souviens avoir dégagé l'épouse d'un agent du lycée tuée fin novembre
dans son appartement de service de la rue Saint-Marcel par un obus tiré du
Saint-Quentin.

Certes, les Messins se sentaient libres; ils pouvaient bavarder dans la rue, ils ne se sentaient plus opprimés, étouffés. J'ai aussi eu l'impression que leur sentiment profond résidait au-delà d'un soulagement certain, dans l'espérance : espoir de pouvoir retrouver un être cher, espoir de pouvoir enfin reconstituer et reconstruire un patrimoine.

Il fallait laisser le temps aux Messins de se réveiller d'un cauchemar. L'enthousiasme n'est venu qu'après : on a pu le mesurer lors de la visite de certaines personnalités : je pense à celle du général de Gaulle en février 1945 ou à celle de Winston Churchill en 1946.

Au moment de la Libération, les habitants de Metz avaient versé trop de larmes : et les larmes, dit le proverbe, sont à l'âme ce que le savon est au corps.

D^r Georges ADRIAN